

Souvenirs d'autrefois

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Laberge, Rosette
Souvenirs d'autrefois
Sommaire: t. 2. 1918
ISBN 978-2-89585-666-5 (vol. 2)
I. Titre.
PS8623.A24S682 2015 C843'.6 C2015-941491-1
PS9623.A24S682 2015

© 2016 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada
Funded by the Government of Canada



Édition:
LES ÉDITEURS RÉUNIS
www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada:
PROLOGUE
www.prologue.ca

Distribution en Europe:
DNM
www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis et Rosette Laberge sur Facebook.

Pour communiquer avec l'auteure: rosette.laberge13@gmail.com

Visitez le site Internet de l'auteure: www.rosettelaberge.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

ROSETTE LABERGE

Souvenirs d'autrefois

Tome 2

1918



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À André J.,
que j'aime comme un frère.*

Chapitre 1

Gertrude soupire en entendant de petits coups secs frappés sur la porte d'en avant. Elle retire rageusement son tablier, le jette sur le dossier d'une chaise au passage et se dépêche d'aller répondre même si elle se doute bien de ce qui l'attend. Elle enlève le crochet et met la main sur la poignée, mais ne la tourne pas tout de suite. *Et si je ne répondais pas. Et si je faisais semblant de ne pas être là. Et si...* Mais sa réflexion est très vite interrompue par une nouvelle attaque sur sa porte, ce qui la fait sursauter. Pas question qu'elle risque un troisième assaut. Elle a mis un temps fou pour endormir son bébé et elle vient tout juste de border Jean pour qu'il fasse sa sieste. Depuis qu'ils sont réveillés que ses fils pleurent à tour de rôle. Elle ne le criera pas sur tous les toits, mais elle tient comme à la prunelle de ses yeux à chaque minute de paix dont elle peut profiter depuis qu'elle en a deux sur les bras. Alors que Jean était un modèle de sagesse, voilà qu'il passe ses journées à pleurnicher depuis la naissance de son frère, tellement qu'il y a des jours où Gertrude a peur de perdre patience. Elle prend une grande respiration et ouvre doucement.

— Veux-tu bien me dire pourquoi tu as mis autant de temps ? lance Lucille en la poussant sur le côté pour entrer. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, on est en plein cœur de l'hiver et j'ai beau avoir mon manteau de fourrure, je suis gelée jusqu'aux os rien qu'à venir ici. Pour te dire à quel point il fait froid, même les briques chaudes que ton frère avait pris soin de mettre dans le fond de la carriole ne sont pas parvenues à me réchauffer les pieds. J'ai l'impression d'avoir des milliers d'aiguilles sur les orteils.

Chaque fois que Gertrude se retrouve ainsi en face de sa mère, elle se mettrait à hurler comme une folle si elle ne se retenait pas. Depuis qu'elle est déménagée, il ne se passe pas une seule semaine

sans que Lucille débarque avec armes et bagages à la moindre occasion. Elle s'est prise aux cheveux avec Anita parce que cette dernière a osé remettre un peu d'ordre dans les armoires ou qu'elle lui a tenu tête pour une peccadille. Joseph a refusé de lui acheter une nouvelle glacière, une horloge grand-père ou une coutellerie en argent. Marie-Paule ne descend plus lorsqu'elle frappe à grands coups de balai sur le plafond parce qu'elle a envie d'un thé et qu'elle est seule à la maison. À vrai dire, Lucille somme Adrien d'atteler le cheval à la première contrariété et elle se pointe chez Gertrude en espérant que les choses vont revenir comme avant.

— Rends-toi utile, au moins, et va porter mon sac dans ma chambre. Et fais-moi un thé, ordonne Lucille en s'asseyant sur le banc pour enlever ses bottes, allez grouille !

Il n'en faut pas plus pour que Gertrude prenne les choses en main. Elle met les mains sur ses hanches et s'écrie :

— Il me semblait pourtant que Camil avait été clair. C'est inutile de vous déchausser parce que vous ne resterez pas ici. Vous avez une maison et vous allez y retourner immédiatement !

— Tu ne comprends pas, c'est avec toi que je veux vivre, pas avec cette grosse fille qui se fait un malin plaisir à me tenir tête. C'est toi ma meilleure et tu le sais.

À part la mettre de mauvaise humeur, les paroles de Lucille coulent sur le dos de Gertrude comme sur celui d'un canard. Pire, il vient un temps où elles lui donnent envie de rire. Gertrude est naïve, mais pas au point de croire ce qu'elle entend. Sa mère n'aime que les gens qui la servent sans rouspéter. Depuis que Gertrude a cessé d'être son esclave, aussi bien dire que Lucille n'a pas beaucoup de monde à aimer. D'ailleurs, Gertrude a du mal à saisir pourquoi elle s'entête autant pour essayer de remettre la main sur elle parce que même pauvre et désespérée, jamais Gertrude n'acceptera de retourner au service de son ancien bourreau. Plutôt mourir que de se jeter dans la gueule du loup.

— Combien de fois vais-je devoir vous le répéter : vous n'êtes pas la bienvenue chez nous à moins que ce soit pour me visiter. Et à ce que je sache, je ne vous ai pas invitée depuis belle lurette.

— Ça prend juste une fille sans cœur comme toi pour retourner sa vieille mère dans le froid sans au moins lui servir une tasse de thé pour la réchauffer. Avoir su ce qui me pendait au bout du nez, jamais je n'en aurais fait autant pour toi.

Lucille jette un regard meurtrier à sa fille et lui lance au visage en ne la quittant pas des yeux :

— À bien y penser, que ça te plaise ou non, je reste. Tu n'as pas le droit de refuser de prêter assistance à une vieille femme. Et j'espère que tu iras te confesser d'être aussi méchante avec moi, parce que sinon c'est en enfer que tu iras brûler.

Gertrude secoue la tête de gauche à droite en levant les yeux au ciel. La partie n'est jamais gagnée d'avance lorsque Lucille se présente chez elle, et il y a des jours où elle doit sortir l'artillerie lourde pour s'en débarrasser. Gertrude entrouvre la porte pour vérifier si Adrien est encore là. Malgré les nombreuses tentatives qu'elle a faites pour lui faire comprendre qu'il devait absolument cesser de débarquer leur mère à sa porte, son cher frère brille encore une fois par son absence. Si Gertrude l'avait devant elle à cet instant, nul doute qu'elle l'abîmerait de bêtises.

— C'est ce qu'on va voir, ajoute Gertrude en soutenant le regard de sa mère. Ou vous partez de vous-même, ou j'envoie chercher Camil au magasin général.

Sans se préoccuper le moins du monde de ce qu'elle vient de lui dire, Lucille se met en frais de retirer ses couvre-chaussures. En voyant ça, Gertrude ne fait ni une ni deux et elle enfile son manteau à toute vitesse.

— Vous l'aurez voulu, la mère, s'écrie-t-elle avant de sortir dans le froid.

Aussitôt dehors, Gertrude remonte le col de son manteau aussi haut qu'elle peut. Sa mère avait raison sur un point, il fait trop froid pour mettre un chien dehors, et encore moins une vieille femme. Dès sa poussée de sensiblerie passée, Gertrude descend les marches en vitesse et court jusque chez sa voisine pour lui demander d'aller avertir Camil qu'elle a besoin de lui. Qu'à cela ne tienne, Lucille n'aura qu'à aller se réchauffer ailleurs.

— Ma pauvre Gertrude, compatit la femme en la voyant, je te plains de tout mon cœur. J'y vais tout de suite.

Lorsque Gertrude revient chez elle et qu'elle voit sa mère en train de bercer son bébé, elle voit rouge.

— Il y en a au moins un qui est content de me voir, laisse tomber Lucille du bout des lèvres. Il a l'air d'un ange cet enfant, tellement que je me disais qu'il n'avait aucune ressemblance avec ses parents.

Furieuse, Gertrude s'approche de sa mère et lui jette au visage :

— J'ai mis un temps fou pour l'endormir et tout ce que vous avez trouvé à faire, c'est d'aller le réveiller. Je ne sais pas ce qui me retient de...

Gertrude prend sur elle, lui arrache son fils des bras et va le remettre dans son berceau en priant pour qu'il se rendorme. Aussitôt de retour dans la cuisine, elle va se planter devant sa mère et lui dit du bout des lèvres :

— Sortez d'ici au plus sacrant.

— Ne monte pas sur tes grands chevaux, moi tout ce que je voulais, c'était te rendre service. Le pauvre enfant pleurerait à fendre l'âme. Puisque c'est comme ça que tu l'entends, la prochaine fois je ferai comme si je ne l'entendais pas et je le laisserai s'époumoner.

— Sortez de ma maison ! hurle Gertrude en s'approchant un peu plus de sa mère. Sortez de ma maison !

Lucille fixe sa fille sans sourciller. Depuis le temps qu'elle débarque ici sans s'annoncer, c'est la première fois que Gertrude s'emporte ainsi. Lucille prendrait ses jambes à son cou et se sauverait à toute vitesse si elle n'en avait pas vu d'autres. Mais au lieu de ça, elle lui fait un petit sourire en coin et reprend la parole :

— Je suis désolée de te dire ça, ma pauvre fille, mais le mariage ne te réussit pas du tout. Toi qui étais si bonne, voilà que tu es en train de te transformer en monstre. C'est de ma faute, je l'avoue. J'aurais dû t'empêcher de marier ton Camil, ce n'était pas un homme pour toi.

— Laissez mon mari en dehors de tout ça et allez-vous-en avant que...

Mais Gertrude n'a pas le temps de finir sa phrase que la porte s'ouvre sur Adrien.

— Venez la mère, je vais vous ramener chez vous.

— Mais je ne veux pas retourner avec cette grosse fille, elle mange dans la main de Joseph.

Adrien s'approche de sa mère et la prend doucement par le bras.

— Enlève tes sales pattes de sur moi. Je n'irai nulle part avec toi.

Adrien soupire un bon coup. Décidément, sa mère ne s'améliore pas avec l'âge, même qu'il pourrait affirmer qu'elle est pire qu'avant. Et il plaint Gertrude de tout son cœur d'avoir à subir ses assauts. Comme chaque fois, il a tout essayé pour dissuader Lucille de débarquer ici, mais elle n'écoute personne. Pire encore, elle le traite de tous les noms s'il essaie de lui faire entendre raison.

— Libre à vous, si vous préférez marcher jusqu'à la maison, ajoute Adrien. Moi, je voulais juste vous rendre service. Avec le temps qu'il fait, vous ne vous rendrez pas.

Et il se tourne vers Gertrude.

— Je vais passer voir Camil. Il a dit qu'il enverrait la police. Je suis désolé, ma sœur.

Lucille a beau ne pas avoir froid aux yeux, l'annonce de la police ne fait pas son affaire. Elle se lève de sa chaise et dit d'un ton qu'elle veut léger et naturel :

— Conduis-moi chez Anna. Avec elle, je n'ai pas encore besoin d'annoncer ma visite.

* * *

— Si ça du bon sens de tuer notre belle jeunesse pour une guerre qui ne nous concerne même pas, s'écrie Joseph en secouant la tête de gauche à droite. Un jour, on va payer pour ce qu'on a fait. Le journal est rempli d'histoires d'horreur. Et Joseph se met à lire à haute voix en prenant son temps pour ne buter sur aucun mot :

Un avocat de Chicoutimi à la carrière prometteuse a été tué au front à cinq heures du matin par un petit morceau d'acier qui provenait d'un obus. Le pauvre était âgé de vingt-quatre ans seulement. Notre armée a perdu un autre officier d'une bravoure exemplaire aux mains de l'ennemi. Cette guerre qui n'en finit plus hypothèque chaque jour un peu plus l'avenir de tous ceux qui y sont impliqués pour des générations à venir.

La vie de Joseph a beaucoup changé depuis qu'il sait lire. Il faut le voir se précipiter sur le journal dès qu'il l'aperçoit sur le buffet. Alors qu'avant, il se contentait de se faire lire quelques articles par Gertrude, voilà qu'il le lit maintenant d'un bout à l'autre. Et lorsque Lucille fait des siennes, il s'enferme dans le salon avec son journal. Étant donné que sa femme n'a toujours pas accepté que les portes restent ouvertes, et surtout que Joseph s'y installe dès

qu'il en a envie, il peut lire en paix autant qu'il veut. Ce qui lui fait le plus plaisir, c'est de pouvoir signer son nom au lieu de faire une croix. Il ne peut pas s'empêcher de sourire chaque fois qu'il le fait ; il a trimé dur pour apprendre, mais ça valait tous ses efforts.

— Ça fait quatre ans que ça dure, ajoute Joseph, et personne ne peut dire quand ça va finir. C'est rendu que même les fils de cultivateurs ne sont plus à l'abri de cette maudite guerre. Ce n'est pas mêlant, je serais prêt à gager qu'il y a plus d'hommes dans nos forêts que dans nos villages. Veux-tu bien me dire où on s'en va ?

— Au moins, votre René s'en est sauvé jusqu'à maintenant, plaide Anita. Et les autres aussi.

Joseph ne compte plus les nuits où il n'a pas fermé l'œil depuis que la conscription est entrée en vigueur en septembre dernier. À ce jour, René s'en est tiré parce que l'entreprise pour laquelle il travaille fabrique les bottes pour nos soldats, mais il s'en est fallu de peu plus d'une fois pour qu'on l'oblige à s' enrôler. Comme il l'expliquait dans sa dernière lettre, son patron connaît les bonnes personnes. Il a même promis à René de l'avertir le jour où il ne pourrait plus rien faire pour le protéger. Joseph aimerait croire que son fils ne risque rien, mais la vie lui a appris qu'il vient parfois un temps où on ne peut plus tenir une promesse, et ce, malgré la meilleure des volontés. Pendant ses périodes de veille, Joseph jongle aussi à ses autres fils. Il ne se fait pas d'illusions, si la guerre ne finit pas bientôt, les siens seront pris à partie. Il est prêt à tout faire pour les aider à se sauver, mais il sait déjà que tous ne pourraient pas résister à la vie en forêt. Il n'a qu'à penser à Adrien et il frémit. Comment pourrait-il survivre alors qu'il n'est encore jamais parvenu à passer une nuit entière à leur camp ? Et Adrien n'est pas le seul de ses fils qui l'inquiète.

— Pour le moment, laisse tomber Joseph du bout des lèvres.

— Et Adjutor a annoncé son retour.

— J'y croirai quand il sera devant moi.

Joseph ne demanderait pas mieux que de cesser de s'inquiéter pour les siens, mais il n'y arrive pas. Cette maudite guerre lui broie les entrailles, et il en sera ainsi tant et aussi longtemps que tous ceux qui y participent n'auront pas déposé les armes. Adjutor était vivant aux dernières nouvelles, mais rien ne lui garantit qu'il l'est toujours. Il y a des jours où Joseph lui en veut de toutes ses forces de s'être enrôlé, mais en même temps, il comprend son geste. Adjutor aura beau plaider l'appel de Dieu devant lui, Joseph n'est pas dupe. Il sait que c'est à cause de Lucille qu'il est parti. Il sait aussi que lorsqu'il reviendra, il devra l'aider pour qu'elle ne l'envahisse pas de nouveau. Joseph est bien placé pour savoir à quel point sa femme peut être un véritable poison. Elle l'a toujours été, mais depuis qu'il a pris les commandes de la maison, sa chère Lucille s'en donne à cœur joie pour contrecarrer son autorité à la moindre occasion. Vu l'absence d'Adjutor, c'est Gertrude qui écope de ses visites surprises. Joseph fait tout ce qu'il peut pour aider sa fille, mais Lucille se fait un malin plaisir à lui pourrir l'existence sans se lasser. Joseph doute chaque jour un peu plus que la vie de Gertrude puisse finir par être douce avec Lucille dans les parages. Celle-ci est comme une tache de naissance, elle est là pour rester.

Anita observe Joseph. S'il n'était pas là, il y a un sacré bout de temps qu'elle aurait levé les feutres. Si elle a aimé monsieur Joseph en le voyant, c'est loin d'être le cas pour sa femme. Madame Lucille est aussi folle qu'il est bon, et c'est peu dire. Anita ne saisit pas pourquoi cette femme est aussi méchante avec lui, et avec ses enfants aussi. À part son Adjutor qu'elle vénère, Lucille n'aime personne d'autre qu'elle-même. Anita parvient à la garder à distance, mais à quel prix ? Chaque fois qu'elle se trouve en présence de cette mégère, elle doit user de finesse et d'autorité pour ne pas se faire marcher dessus. Madame Lucille est une vraie peau de vache, la pire qu'elle n'ait jamais rencontrée.

— Il n'y a pas que la guerre qui tue, lance Anita d'une petite voix. Tournez la page et lisez l'article de droite.

Incendie criminel allumé par une employée à l'hôpital des sœurs grises de Montréal : 64 enfants de moins de 3 ans ont perdu la vie le 14 février à...

Plus Joseph avance dans sa lecture, plus sa vue se brouille.

— Il faut vraiment être malade pour s'en prendre à des innocents, s'exclame Joseph d'une voix triste.

Joseph renifle un coup avant d'ajouter :

— Cette personne mériterait d'être pendue.

Anita regarde Joseph avec tendresse. Elle se lève et va remplir la bouilloire d'eau.

— Pas de thé pour moi, dit Joseph, je vais plutôt nous servir un petit remontant. Prends deux verres et va t'installer au salon pendant que je vais chercher ma bouteille. D'après mes calculs, il ne doit pas nous rester plus d'une heure de paix avant que Lucille applique.

— Je plains Adrien de tout mon cœur, laisse tomber Anita en se montant sur la pointe des pieds pour attraper les verres.

— Ne perds pas ton temps avec ça, ma belle fille. Adrien est en train d'apprendre à devenir un homme grâce à elle, et, disons entre toi et moi, qu'il était plus que temps.

— Peut-être bien, mais elle est tellement méchante avec lui que je le prends en pitié.

— Elle n'est pas plus gentille avec toi et, pourtant, jamais tu ne te plains.

— Ce n'est pas pareil, se dépêche d'argumenter Anita, je ne suis pas sa fille. Madame Lucille peut me dire les pires vacheries, ça ne me fait ni chaud ni froid. Je travaille ici et j'ai affaire à une cliente parfois difficile.

— Tu es trop bonne avec elle, ma belle fille. Lucille est encore plus méchante avec toi qu'avec Adrien et Gertrude, et tu trouves encore le moyen de l'excuser. On ne se fera pas de cachettes, ma femme est tout sauf aimable.

Anita fait un petit sourire en coin. À quoi bon discourir sur les défauts de madame Lucille puisque rien ni personne ne parviendra à la faire changer d'un poil...

— À ta santé ! ma belle fille.

Joseph trempe les lèvres dans le liquide ambré et prend une bonne gorgée. Sitôt cette dernière avalée, il ajoute :

— Une chance que tu es là.

Anita sourit à Joseph et baisse les yeux sur son verre. Elle ne lui en a pas encore soufflé mot, mais elle a rencontré quelqu'un. Bien sûr, elle n'est pas prête à partir, mais ça finira par arriver tôt ou tard. Certes, elle n'a pas promis de rester ici jusqu'à la fin de ses jours, mais elle a déjà le cœur serré à l'idée d'abandonner monsieur Joseph aux griffes acérées de son épouse.

La porte s'ouvre sur Adrien avant qu'ils aient fini leur verre.

— Où est ta mère, mon garçon ? lui demande Joseph lorsqu'Adrien vient les rejoindre au salon.

— Chez Anna.

Adrien tortille sa casquette entre ses doigts pendant qu'il raconte comment sa sœur a réussi à s'en débarrasser. Celui-ci a beau se dire que ce n'est rien qu'une de plus, mais les petites sorties de sa mère le mettent à l'envers bien plus qu'il le voudrait.

— Ça ne peut plus durer, le père. Elle est train de tuer Gertrude à force de débarquer chez elle. Et moi, j'en ai plus qu'assez d'être son bouffon de service.

— Je ne peux quand même pas l'attacher à sa chaise berçante, plaide Joseph.

— Vous avez raison, il faut qu'on trouve une solution au plus vite. Je ne veux pas être malcommode, mais c'était mon dernier voyage pour l'emmener chez Gertrude. Je lui en ai même parlé.

Le regard que son père pose sur lui suffit pour qu'Adrien poursuive.

— Je l'ai avertie en la déposant chez Anna. Elle...

Adrien s'arrête le temps de prendre une grande respiration.

— Elle a commencé par me rouer de coups de poing et elle m'a donné une claque en arrière de la tête comme quand j'étais gamin. Je lui ai saisi le bras et j'ai serré de toutes mes forces. Je l'ai obligée à me regarder et je lui ai dit qu'elle avait intérêt à ne plus jamais lever la main sur moi si elle ne voulait pas que je la renie.

Jamais Joseph n'aurait cru Adrien capable d'aller aussi loin. Il en est tellement fier, qu'il se lève et vient se planter devant lui. La seconde d'après, il le serre dans ses bras. Déstabilisé par le geste pour le moins inhabituel de son père, Adrien est raide comme une barre de fer.

— Je suis fier de toi, mon garçon.

— Ne vous réjouissez pas trop vite, le père, je suis loin d'avoir gagné la guerre. Vous la connaissez, elle va tout faire pour arriver à ses fins et elle va finir par m'avoir au détour comme ç'a toujours été le cas, d'ailleurs.

— Pas si on se serre les coudes, renchérit Joseph.

* * *

Charlotte est aux anges chaque fois qu'elle pose les yeux sur sa fille. Elle savait qu'être mère la rendrait heureuse, mais jamais autant. Dès qu'elle a une minute à elle, elle se dépêche d'aller s'asseoir près de son berceau pour la regarder dormir. Il ne lui est pas arrivé seulement une fois de passer tout droit pour un repas, mais comme elle est seule la plupart du temps, elle mange un bout de pain avec de la confiture et ça fait son bonheur. De toute façon, elle a pris tellement de poids pendant sa grossesse que ça ne peut qu'être bon pour elle de manger un peu moins. Ce n'est pas qu'elle veuille retrouver sa taille de jeune fille à tout prix, seulement elle ne voudrait pas non plus garder toutes ces livres en trop. Alida a eu beau lui répéter qu'elle était belle avec ses joues rondes, Charlotte s'est fait un point d'honneur de remettre les robes qu'elle portait avant d'être enceinte, et le plus tôt sera le mieux. Passer les fêtes de Noël avec sa robe de maternité ne lui a pas fait plaisir, loin de là.

— Aussi bien t'habituer tout de suite, lui a dit Gisèle d'un ton légèrement condescendant, avec l'âge on épaissit. Et personne n'y échappe.

— Parle pour toi, a aussitôt réagi Charlotte. Tu n'as qu'à regarder Marie-Paule, elle n'a pas pris une seule livre et elle a eu quatre enfants.

— Tu pourrais trouver un meilleur exemple, a lancé Gisèle d'un ton offusqué, elle n'a aucun mérite, elle ne pesait même pas

cent livres le jour de son mariage. Et tu sais aussi bien que moi qu'elle pourrait se gaver autant qu'elle veut sans que ça paraisse. Ce n'est pas sa faute, la graisse ne colle pas sur elle.

— En tout cas, a renchéri Charlotte, je te garantis que je vais tout faire pour rentrer dans mes robes avant Pâques.

Charlotte ignore comment elle va s'y prendre, mais elle sait qu'elle y arrivera. Elle a besoin d'être fière de la femme qu'elle voit dans son miroir. Elle ne le fera pas pour Laurier, parce qu'elle a trop de doigts sur une seule main pour compter le nombre de fois qu'il l'a touchée depuis qu'elle a accouché. Si elle fait un calcul rapide, ça revient en tout et partout à moins d'une fois par mois. Considérant qu'ils étaient toujours collés l'un sur l'autre avant qu'elle lui apprenne qu'elle était enceinte, Charlotte a l'impression d'être veuve la plupart du temps. Elle pourrait se mettre la tête dans le sable en se disant que les choses vont changer, et qu'elle va finir par retrouver son homme, mais elle ne le peut pas. Elle ne comprend toujours pas pourquoi il a changé d'attitude de manière aussi draconienne, et ce n'est pas demain la veille qu'elle va l'accepter. Avec le temps, elle en est venue à se contenter des miettes qu'il daigne lui donner, même si ça lui déchire le cœur chaque fois qu'il la repousse, ou pire qu'il l'ignore.

Laurier n'est pas le meilleur père que la terre ait porté et, là aussi, elle doute que les choses s'améliorent, mais elle se dit qu'il y a pire. Bien sûr, Charlotte aimerait qu'il passe un peu plus de temps à la maison, au moins pour sa fille. Par contre, elle se console en se disant qu'elle et la petite Claire ne manquent de rien, et que c'est ça le plus important. Et puis, Charlotte l'aime tellement que jamais Claire ne se rendra compte que son père n'est pas très présent. C'est du moins la promesse qu'elle s'est faite le jour de sa naissance. Elle n'a pas la prétention de parvenir à le remplacer, mais à tout le moins celle de lui faire oublier que son père ne voulait pas d'elle.

Alors que Laurier croyait qu'elle cesserait d'aller à l'orphelinat aussitôt qu'elle accoucherait, il en a pris pour son rhume lorsqu'il l'a vu préparer le sac de leur bébé.

— Si c'est à l'orphelinat que tu t'en vas, je t'interdis d'emmener notre fille avec toi.

Charlotte l'a regardé avec un petit sourire en coin et lui a dit d'un ton on ne peut plus doux :

— Malheureusement, Claire ira partout où j'irai, que ça te plaise ou non. Et j'ai bien l'intention de continuer à aller bercer les enfants comme avant. Si tu penses que je vais gaspiller mon temps à me tourner les pouces ici, eh bien, tu te trompes.

— Il n'est pas question que ma fille passe ses journées avec des bâtards.

Bien qu'elle soit tentée de s'emporter, Charlotte prend une grande respiration avant de répondre.

— Je suis ravie de voir que tu te préoccupes de son bien-être, mais je vais quand même l'emmener avec moi. Je suis sa mère et j'ai assez de jugement pour savoir ce qui est bon pour elle. Et au risque de me répéter, les enfants que je vais bercer n'ont pas à payer pour les erreurs de leurs parents. C'est pourquoi je t'interdis de les appeler bâtards devant moi. N'oublie pas que plusieurs parmi eux avaient des parents qui les aimaient probablement plus que tu aimes la tienne, mais que le bon Dieu a décidé de les rappeler trop tôt, beaucoup trop tôt.

Charlotte a bien réfléchi. Elle a besoin d'aider les autres comme de l'air qu'elle respire. Et ce n'est pas Laurier qui l'empêchera de le faire. Ni lui, ni personne d'autre d'ailleurs. Les enfants ont besoin d'elle, et elle a bien l'intention d'être là pour eux. Elle leur doit tellement que si elle le pouvait, elle les adopterait tous autant qu'ils sont.

Il lui arrive de chercher quelque ressemblance avec un certain vendeur, dont elle ignore toujours le nom, lorsqu'elle regarde sa fille. Il y a de fortes chances qu'elle ne sache jamais si elle est de lui ou de Laurier, et d'une certaine manière, tout cela n'a aucune importance. Elle et Marie-Paule n'en ont jamais reparlé et c'est parfait ainsi. Claire est sa fille et de ça, elle ne peut pas douter.

Charlotte descend de sa voiture et se dépêche de prendre le panier dans lequel dort la petite Claire. Au froid qu'il fait, il vaut mieux ne pas traîner dehors. Comme chaque fois qu'elle franchit la porte de la salle commune, les enfants accourent vers elle. Elle dépose son petit trésor à proximité du poêle et prend le temps de les saluer. Un bec sur une joue pour Hector. Une caresse pour la petite Maude. Le temps de quelques secondes, chaque enfant reçoit toute son attention. Lire le bonheur dans leurs yeux la rend heureuse. Elle s'avance ensuite jusqu'aux petits lits de fer et commence sa tournée en tendant les bras au minuscule Charles. Un magnifique sourire s'affiche aussitôt sur les lèvres du bébé. Elle le serre très fort et l'embrasse comme s'il était le sien. Charlotte se sent bien ici, et en sécurité aussi. Une fois sa tournée terminée, elle enlève son manteau et découvre un peu sa petite. La religieuse qui assure la surveillance dans la salle est devant elle lorsqu'elle se relève.

— Elle a l'air d'un ange, votre fille.

— C'est ce que je me dis chaque fois que je la regarde. Je...

Mais Charlotte ne termine pas sa phrase. Sœur Irène est tellement pâle qu'elle craint de la voir défaillir.

— Vous devriez aller vous asseoir, lui suggère gentiment Charlotte en la prenant par le bras. Venez.

La religieuse se laisse docilement guider mais, aussitôt assise, elle saisit la main de Charlotte et lui dit d'un ton bas :

— Faites comme si je ne vous avais rien dit et allez vite voir le nouveau bébé.

— Pourquoi? Vous savez aussi bien que moi que la mère supérieure ne veut pas que je traîne dans l'hôpital, elle m'en veut encore pour ma dernière visite et ça remonte à plus d'un an.

— Vous n'avez pas à avoir peur, elle est partie à l'évêché pour la journée.

— Je veux bien croire, mais même quand elle n'est pas là rien ne lui échappe. Non, non, je le verrai lorsqu'il sera avec les autres. Vous devriez aller vous reposer, je vais m'occuper des enfants.

Habituellement plutôt réservée, sœur Irène resserre son étreinte sur la main de Charlotte et lui dit en la regardant dans les yeux :

— Vous devez y aller, et arrangez-vous pour lire le nom du père. Allez-y vite avant que les papiers disparaissent.

Charlotte fronce les sourcils. Elle ne comprend rien, mais devant l'insistance pour le moins étonnante de la religieuse, elle décide de faire ce qu'elle lui demande :

— Je vous confie mon petit ange.

— Allez en paix, mon enfant.

Charlotte sort de la salle sans savoir ce qu'il attend. Heureusement, elle ne croise personne dans le couloir qui la mène de l'autre côté des portes où les enfants du péché poussent leur premier cri. Les hurlements d'une femme en pleine douleur lui arrachent le cœur au passage, mais elle poursuit son chemin jusqu'à la pouponnière. *Tu enfanteras dans la douleur.* La Bible n'a jamais aussi bien dit : rien n'est plus souffrant que d'accoucher. Et c'est encore pire pour les filles mères, puisqu'en plus des souffrances physiques, elles repartent les mains vides. Riches ou pauvres, elles doivent toutes abandonner leur bébé sans même avoir posé les yeux sur lui.

Elle jette un coup d'œil autour d'elle et pousse doucement la porte avant de se glisser à l'intérieur de la pouponnière. Depuis les temps qu'elle vient à l'orphelinat, c'est seulement la deuxième fois qu'elle met les pieds ici. Elle s'approche du seul petit lit occupé par un bébé bien emmailloté et se penche pour lire le carton attaché à un barreau de la tête de lit.

Né le 16 février 1918 à l'hôpital de Chicoutimi: Joseph René Raymond

Nom de la mère: Céline Lemieux

Nom du père: Laurier Belley dit Guedelle

Charlotte met la main sur sa bouche pour ne pas crier. Elle s'essuie rageusement les yeux et relit tout ce qui est écrit sur le bout de carton avec attention. Elle se croirait en plein cauchemar. Le nom de son mari est inscrit en toutes lettres sur la fiche de l'enfant qui dort à poings fermés. Son premier réflexe est de se dire qu'il y a sûrement eu erreur sur la personne. Son deuxième est de se rappeler qu'il n'y a qu'une famille de Belley Guedelle au Saguenay et que c'est celle de Laurier. Son troisième est de reconnaître que sa tendre moitié est le seul à porter ce prénom dans sa famille, même élargie. Plantée devant le lit du petit Raymond, Charlotte sent la colère l'envahir des pieds à la tête. Comment son cher mari a-t-il osé faire un bébé à une autre femme alors qu'il lui chantait sur tous les tons qu'il n'en voulait pas? Comment? Et c'est à cet instant précis que Charlotte décide d'en avoir le cœur net. Elle commence d'abord par regarder le bébé sous toutes ses coutures pour essayer de trouver une ressemblance avec Laurier. Comme elle n'y arrive pas, ce qui est habituel dans son cas, elle part à la recherche de la mère.

— Vous l'avez manquée, lui répond la religieuse chargée des admissions, elle est partie il y a une dizaine de minutes.

Folle de rage, Charlotte abat son poing sur le coin du bureau, ce qui fait sursauter la vieille femme.

— Il me faut son adresse.

— Je n'ai pas le droit de vous la donner. Retournez faire ce pour quoi vous êtes ici.

— Vous ne comprenez pas, je dois absolument lui parler.

Devant l'air désespéré de Charlotte, la religieuse lui dit à voix basse :

— Vous avez une chance qu'elle soit encore à l'entrée. Son père doit venir la chercher vers deux heures.

Charlotte remonte ses jupes et tourne les talons sans même la remercier. Elle doit voir la mère du petit garçon à tout prix. Lorsque Charlotte franchit les portes de la réception, la porte extérieure se referme avec bruit sur une femme portant un manteau rouge vin. Charlotte ne fait ni une ni deux et se précipite à sa suite sans se préoccuper aucunement du froid qui s'immisce sous ses vêtements dès qu'elle met le pied dehors.

— Madame, madame, attendez. Vous êtes bien Céline Lemieux ?

Surprise de se faire appeler par son nom, la jeune femme se retourne d'un coup et fait face à Charlotte. Le visage tuméfié par le chagrin, elle attend la suite.

— Il faut que je vous parle.

Pendant que les larmes continuent d'inonder son visage, Céline prend sur elle et réplique :

— Je n'ai rien à vous dire.

— Accordez-moi juste une minute, la supplie Charlotte.

— Je regrette, mais je dois y aller.

— Alors, dites-moi seulement ce que fait le père de votre enfant dans la vie.

La jeune femme s'arrête et dit avant de monter dans la carriole :

— Il est marin.

Charlotte a l'impression d'avoir reçu une tonne de briques sur la tête. Elle est tellement ébranlée qu'elle se tient à deux mains sur le cadrage de la porte pour ne pas s'effondrer. Laurier, son Laurier, a fait un enfant à une autre femme. Elle n'arrive pas à y croire. Le froid est si mordant qu'il la transperce de toutes parts et, pourtant, Charlotte est incapable de bouger. D'ailleurs, elle ignore combien de temps elle est restée là sans trouver la force de retourner dans la salle. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'une religieuse lui est tombée dessus lorsqu'elle a fait son entrée dans l'hôpital.

— Dépêchez-vous d'entrer, vous allez finir par attraper votre coup de mort si vous restez là. Allez, plus vite que ça...